

verture-faite à la croisée l'arracha tout-à-coup à sa stupeur, et François se trouva devant lui.

—Malheureux ! s'écria-t-il ; que viens-tu faire ici ?

—Sauve-moi ! lui dit François égaré, Frédéric, sauve-moi !

—Et comment le pourrais-je ?...

Tout-à-coup, un souvenir traversa sa pensée ; il se rappela qu'une porte donnait du comptoir sur le jardin, il la trouva à tâtons, entraîna François après lui, et le conduisit en courant vers une partie durmur de clôture qui était peu élevée.

—Pars, lui cria-t-il en lui montrant le passage, et surtout ne reste point à Mulhouse ; les complotes sont arrêtés et ils te dénonceront.

—Adieu ! cria François, du haut du mur ; et il disparut.

—Adieu ! répéta Frédéric.

Puis, il ajouta en lui-même : Que Dieu le garde, et puisse-t-il lui inspirer de meilleures pensées.

Le lendemain de cette scène tous les coupables, à l'exception de François, furent remis entre les mains de la justice, et Frédéric, d'après l'ordre de M. Kartmann, se présenta le matin à son cabinet. Celui-ci le fit asseoir auprès de lui, et après l'avoir vivement remercié pour le service qu'il en avait reçu, lui dit de demander sans crainte la récompense qu'il avait méritée. L'enfant hésita pendant quelques instants, mais M. Kartmann l'avait encouragé :

—J'aurais une bien grande faveur à vous demander, monsieur, dit Frédéric d'une voix tremblante... permettez-moi d'assister quelquefois aux leçons de vos enfants.

—Dès demain, dit M. Kartmann, vous les partagerez toutes. Il y a déjà long-temps que j'ai remarqué en vous ce louable désir de vous instruire, et je suis persuadé que, grâce à cette noble ambition, vous réussirez à vous faire une bonne position dans le monde. D'après ce que vous m'avez raconté hier, vous vouliez devenir graveur ; j'espère qu'en travaillant vous pourrez arriver à mieux :

Mieux que graveur ! pensa Frédéric. Oh ! que de joies, que de délicieuses espérances ces paroles venant donner au pauvre enfant ! jusque là délaissé et n'ayant d'autres ressources que sa patience, il avait enfin trouvé une protection !... On lui parlait d'un but qu'il pouvait atteindre ; on lui en facilitait les moyens. Comme l'étude allait lui devenir douce et facile ! Il ne se sentait plus de bonheur ; et ce fut à peine si son cœur, comprimé par un sentiment nouveau, lui permit d'articuler quelques phrases entre-coupées. Mais, il joignit les mains avec tant de ferveur, attachant sur M. Kartmann des yeux si attendris, que celui-ci comprit tout ce que ce geste et ce regard contenaient de profonde reconnaissance.

—Vous êtes un brave garçon, Frédéric, lui dit-il en lui serrant la main ; et je suis sûr de n'avoir jamais qu'à me louer de ce que je fais aujourd'hui pour vous.

Le lendemain même de cette entrevue, M. Kartmann présenta Frédéric à ses deux fils et à leurs maîtres. Le service qu'il venait de rendre à cette famille, la preuve d'élévation de cœur qu'il avait donnée par le choix même de la récompense, parlaient trop puissamment en sa faveur pour qu'il ne fût pas accueilli avec empressement et bienveillance tant par les professeurs que par les élèves. On le loua hautement de sa noble émulation, chacun se fit une joie et un point d'honneur d'aider l'apprenti et de contribuer pour sa part à son instruction. Les enfants de M. Kartmann furent tout glorieux de pouvoir lui donner quelques conseils utiles : et ces caressantes attentions, ces affectueuses louanges, furent un bien doux encouragement pour cette âme depuis si long-temps isolée, et qui, jusque là, n'avait pu trouver d'appui qu'en elle-même.

L'habitude qu'avait contractée Frédéric de rattacher ses différentes observations à un centre commun et d'en faire un point de départ pour d'autres remarques, lui fut aussi utile dans ses nouvelles études qu'elle l'avait été pour ses premières. Cette méthode de toujours procéder par le raisonnement, l'avait accoutumé à trouver facilement les conséquences ou les causes logiques d'un fait, et le préparait surtout merveilleusement à l'étude des mathématiques et à celle des langues. Aussi fit-il de rapides progrès dans ces deux branches d'instruction ; mais ce ne fut cependant pas au détriment de ces autres travaux. L'histoire, la géographie, le dessin, ne furent point négligés ; le dessin, surtout, était, dans son application, trop fréquemment lié aux mathématiques pour qu'il ne s'en occupât pas avec zèle, et il fut bientôt assez habile pour copier les machines les plus compliquées.

Au bout de trois ans de leçon, Frédéric avait rattrapé les fils de M. Kartmann. Il savait déjà l'arithmétique, la géométrie et étudiait la statistique. Quoique loin de connaître toutes les ressources de la langue française, il l'écrivait avec correction, ce qui était immense pour un enfant accoutumé au mauvais langage des classes populaires, et qui, au lieu de trouver du secours dans ses propres habitudes, y rencontrait mille causes d'embarras.

Les fils de M. Kartmann, plus jeunes que lui, l'un de deux et l'autre de quatre ans, étaient fiers de ses progrès, et le traitaient en camarade beaucoup plus qu'en protégé. Si ces relations affectueuses étaient dues en partie à la bonté du cœur de ces enfants, la conduite de Frédéric contribuait aussi beaucoup à les maintenir. Il se mon-